

## Sous le sable.

L'entreprise promet d'être aventureuse et j'aime ça. Amener une péniche à Angers pour y ouvrir un club, c'est un projet à ma hauteur. Il y a tout là-dedans, de la folie, de la poésie, du flow, du beat et de la caillasse ! Je me sens tellement prêt, excité, turbulent, fougueux ! Il y a en moi l'énergie du fleuve, je la sens, prête à rugir. Rien n'est impossible. Tout est là, accessible pour qui a l'audace de tendre la main et de remonter ses manches. J'ai déniché la perle rare, une sablière de 1927 qui n'attendait plus que moi, dans le bras de la Boire d'Anjou. Là, périssent les péniches oubliées, celles des splendeurs d'antan de la navigation fluviale ligérienne. Joyaux de construction métalliques manufacturées, remisées jusqu'à ce qu'un ferrailleur ou la pourriture s'en charge. La Marie-Dominique est presque en état d'épave, mais sa double coque est sainement membrée. Elle est dotée d'un moteur Baudouin de 120 bourrins que Lucien, 73 ans, ex-mécano bichonneur à son bord, démarre régulièrement. Personne n'en voulait. Trop longue, trop large pour passer dans les écluses de la région. Ce gabarit de Loire a repris des couleurs, rouge sang, couleur de son apprêt. Prêts, nous le sommes. Moteur révisé, bonbonnes d'air et de fuel pleines, parés à conduire ma nouvelle Dame de Fer sur les quais de la Savatte.

Yves était l'homme de la situation. Baroudeur, peur de rien, il a déjà expérimenté la remontée de Loire en crue avec de vieux mariniers blasés. Le genre gangster tatoué me plaît bien, il me rappelle ce bouquin « Oro » de Cizia Zycké perdu dans les montagnes mexicaines à la recherche d'une énorme pépite d'or. La même gueule, en moins bronzé. Ici, la pépite est en acier, les montagnes sont d'eaux troubles. Contre quelques billets et de la discrétion ainsi que ma totale prise de risque en cas de soucis, il a accepté de remonter la Dame de Fer à Angers. On aurait dû partir en Juin, mais les réparations ont tardé, nous voilà en juillet et le niveau de la Loire à dangereusement baissé. On indique un seuil à - 1.10 m à St Florent le Vieil, « mais ça passe » il me dit, « ça a toujours passé, ça passera » ...Nous y sommes, première petite, trois kilomètres de passe. C'est long mais ça avance. Je renoue avec l'éloge de la lenteur même si les battements de mon cœur s'accélèrent à l'horizon de notre destination.

Il pleut à verse, des trombes d'eau. En partant du cimetière de péniches, Lucien, vieux renard du fleuve, m'a conseillé, après Montjean, de poster un gars à l'avant du bateau pour qu'il m'indique les bancs de sable. Yves est à la barre, donc je m'y colle, m'y voilà, ruisselant. J'ai dégotté un vieux ciré dans la cale moteur qui pue le fioul et la graisse des machines. Penché au-dessus du bastingage, j'essaie d'apercevoir le

## Sous le sable.

filet d'eau qui nous permettra de remonter encore un peu le fleuve. Je m'attends à chaque instant à être happé par une créature du fleuve, mélange de silure et de sirène de Loire. Le tableau est fabuleux, la lumière est plus belle que jamais dans ce paysage de chaos. Le ciel est devenu bleu profond, zébré d'éclairs, toutes les couleurs ont changées, de pastel sont devenues criardes. Les cimes des arbres s'ébrouent, prises de folies, semblant vouloir s'arracher des rives du fleuve. Toute cette flotte mariée aux vents, ensemble, tourbillonnent, rugissent et bavent sauvagement, ballotant la péniche dangereusement. La pluie dans les yeux, pire que des larmes, je suis secoué par les éléments et, tel un épouvantail trempé, bras levés, je m'efforce de distinguer tant bien que mal les voies navigables parmi les algues lumineuses.

Yves est parti maintenant et je sens qu'il ne reviendra pas. Quand il a pris l'annexe et la pagaie en disant qu'il allait chercher de l'aide, je ne me suis pas douté sur le coup. Il fallait bien que l'un de nous reste à bord, bien sûr.

Un tronc passe sur le bord du bateau en cognant brutalement. Trente mètres de BadangBadang ! Et de Criiiiiirrr ! Je redoute que la carène s'ouvre sous les chocs. Elle crie de douleurs sous les griffures des branches et des racines. Lors des premiers impacts, j'ai vraiment cru au désastre et parcouru l'intérieur de la coque, à tâtons, à la lumière de la lampe torche dans le noir de la soute, pour vérifier si les rivets n'avaient pas sauté. Mais non, la vieille taule résiste bien aux assauts, elle a de bons restes. La preuve en est, avec les chocs qu'elle a subi en passant les épis du Fresne puis en tapant une des piles à cause du jus sous le pont de l'Alleux à Montjean. J'en voulais de l'aventure, oui j'en voulais. Mais je ne m'attendais pas à tant de stress, être dans cette boîte en fer gigantesque, prête à tout casser sur son passage si on laisse le courant du fleuve et les vents jouer avec elle. D'autant que cette vieille dame est dorénavant tout ce qu'il me reste, tout mon argent et celui de plusieurs dizaines d'années à venir.

Odeurs lourdes, chaleur moite. Ce que je pensais être une excellente idée se révèle désastreux. A l'image des toilettes sèches, tout au fond de la cale, derrière le rideau de douche. Une poubelle noire équipée d'une planche, d'un abattant de wc et d'un bac plein de sciure de bois sensé étouffer les odeurs. Des toilettes sèches sur un bateau... Quand il pleut et qu'on ne peut pas aérer sans créer une voie d'eau... La

## Sous le sable.

puanteur dans la péniche humide et chaude est telle que je n'ose pas aller au bout de la cale sans affronter une nuée de mouches. Je n'en peux plus de tous ces bourdonnements et faute d'essence, je me passe aussi du ronronnement continu du groupe électrogène. C'est la fin de l'électricité et bien tant mieux ! J'attendrai dans le noir mais au calme. C'est fou ce sentiment d'isolement à moins de cinquante bornes d'Angers. Aucun réseau, pas de téléphone, ni d'internet ; il n'y a rien autour de nous sinon de l'eau, du sable, des arbres et nous en contre bas. Trois jours que la péniche est échouée sur ce banc de sable. Trois jours de flotte, de tempête. J'ai fini par baisser l'encre au cas où le niveau d'eau montait et que le bateau se remettait en flottaison. Pas envie qu'il dérive sur un autre banc de sable voir pire sur les roches des bords de rives. Je n'ai plus de clopes, il me reste des nouilles et du vin blancs mais plus de gaz dans mon réchaud. Avec toute cette flotte qui tombe, le niveau va bien monter un jour bordel ! Un jour oui, mais quand ?

Il est quatre heure du mat et je n'en peux plus. La péniche est pleine de bestioles. Pas moyen de dormir sans piqûres, pas moyen de les choper dans le noir sans me casser la gueule, pas moyen de m'en griller une. Les nouilles crues, c'est dégueulasse et ça ne me nourrit pas. Le ciel pisse toujours, je me tirerais bien mais aller où à pieds, trempé ? Et puis laisser le bateau au milieu du fleuve... De l'eau dehors, de l'eau dedans. En montant sur ce banc de sable, la péniche s'est échouée de travers. Elle penche sur tribord, de dix degrés environs et l'écoulement de la pluie se fait naturellement de l'extérieur vers l'intérieur, du pont sur les caisses de matos, du pont vers ma valise, du pont sur les chiottes dites « sèches ».

Je bois mon vin et je fais corps avec ma Dame de Fer, je pue comme elle, je sue comme elle. Je m'allonge sur le pont nu sous les cordes d'eau, j'embrasse la tôle, je lèche sa peinture anti-rouille, je ressens son état de femme échouée, sa tristesse immense, son épuisement. Advienne que pourra, je ne l'abandonnerai pas aux tourments du fleuve.

Je me suis réveillé suant dans ma merde et dans des couvertures trempées, la faim au ventre. J'ai mis un moment avant de me rendre compte qu'il ne pleuvait pas. Il y a eu d'abord cette sensation jamais ressentie, du ventre qui se tord comme on tord une serpillère, le bruit des fibres qui gémissent sous la torsion, l'appel à la fin de la tension, de la torture puis l'éveil. Et soudain, ce calme au dehors. Légers échos de clapotis, de frémissements dans les branches, le bruit des caresses des rayons de soleil sur la surface du fleuve, miroitant sur le plafond de la timonerie. Alors mon

## Sous le sable.

corps s'est levé. Il s'est dirigé vers la lumière de l'été, vers la vie, vers les rivages. Mon échine s'est raidie quand mon pied a touché l'eau froide mais je n'ai pas compris cette sensation. Un signal, ailleurs. Le sable entoure mes chevilles, quelques pierres écorchent mes doigts de pieds, l'eau n'est pas si froide étrangement et puis la rive est toute proche. Sous le sable, il y a de la vase, très douce, très fine, je m'enfonce doucement jusqu'aux genoux. Je sens la vase, elle fait ventouse, le fleuve me retient, me veut, m'attire doucement en lui, tout comme moi, fait l'éloge de la lenteur. Je sens la fraîcheur atteindre mon ventre, que n'aurais-je rêvé plus belle aventure ?